Études Traditionnelles, n^os 396-397, juillet-octobre 1966

LE JEU DE L'ESCARPOLETTE

Une fresque bien connue d'Ajanta représente la princesse des *Nâga* Irandatî se balançant sur une escarpolette suspendue à la charpente d'un petit pavillon couvert[1]. Cette scène, d'un charme apparemment profane, prend un tout autre sens lorsqu'on se souvient qu'il existe des pavillons à balançoires dans de nombreux temples de l'Inde, et que la balançoire apparaît comme un accessoire symbolique important dans le rituel ancien. M^lle Jeannine Auboyer a consacré à ce thème une substantielle étude ; il ne semble pas inutile d'y revenir et d'en préciser quelques aspects[2].

Il faut distinguer : la balançoire proprement dite, qui a la configuration d'une *balance*, et dont le mouvement d'alternance s'identifie à celui du *yin* et du *yang* ; et l'escarpolette, qui évoque d'une part les mouvements célestes, d'autre part les relations entre le Ciel et la Terre. Son rythme est assimilé au mouvement apparent du soleil, que le *Rig-Veda* nomme « escarpolette d'or », en ce qu'il semble lui-même « suspendu » au ciel : c'est donc le rythme du temps, le cycle quotidien tout autant que le cycle saisonnier. Encore faudrait-il remarquer — nous y reviendrons plus loin — que l'escarpolette donne de ce rythme un reflet *inversé*. Il est de fait que les rites de l'escarpolette sont le plus souvent exécutés au début du printemps : ils sont donc en correspondance avec la montée du soleil et, dirait-on en Chine, avec l'ascension du *yang*. Le siège de l'escarpolette est parfois orné, dans les représentations anciennes, de deux têtes de *makara* divergentes : on sait que le *makara* figure, dans le Zodiaque indien, le signe du Capricorne, et correspond donc au solstice d'hiver, origine réelle de la « montée » solaire, « porte du Ciel » et « porte des Dieux ».

D'autre part, l'« arc à *makara* » est en relation symbolique avec la pluie fertilisante — bénédiction céleste — et s'identifie à l'arc-en-ciel. Le siège parcourt effectivement un arc de cercle, qu'on ne saurait toutefois identifier à l'arc céleste : il en est le symétrique, le complément, tangent à la terre comme l'Arche est posée sur les eaux (on remarquera d'ailleurs l'association de l'escarpolette, à Ajanta, avec la *Nâgî*, qui est une divinité des « eaux inférieures »). Le rite du balancement pourrait donc apparaître, non pas comme une imitation (inversée) de l'arc-en-ciel, mais bien comme le signe complémentaire de l'« alliance », de l'unité cyclique reconstituée. Il faut ajouter que certains rites de l'escarpolette correspondent au début de la saison des pluies, date à certains égards plus significative, en pays de mousson, que celle de l'équinoxe ; ils constituent un appel à l'activité fécondante du Ciel ; ainsi s'explique leur caractère de rites de « fertilité », et l'extension de ceux-ci à la célébration des mariages. Si la balançoire leur demeure associée de nos

[1] Cf. entre autres reproductions de qualité, *Arts de l'Inde*, par Stella Kramrisch (Londres, 1955), pl. II.
[2] *De quelques jeux anciens en Asie orientale*, in *France-Asie*, n° 87 (Saïgon, 1953).

jours dans l'Inde méridionale, un texte védique cité par M^lle^ Auboyer confère au jeu un caractère explicitement érotique et procréateur : le portique y est mâle et le siège femelle (on s'expliquerait mieux l'inverse, car c'est bien le portique qui apparait « passif » et le siège « actif »[3], le balancement est union sexuelle. Il est effectué en l'honneur de Kâma. Krishna, Dieu « solaire » et personnification de l'amour, dont l'escarpolette est un fréquent accessoire, se balance seul où en compagnie de Râdhâ son épouse ; or l'union de Krishna et de Râdhâ symbolise la fécondation cosmique.

Le portique apparaît expressément comme un *torana*, et son franchissement, alternativement dans les deux sens — progressif et régressif — évoque un autre symbolisme important : celui de la porte, entrée et sortie du monde. C'est le rythme universel de la vie et de la mort, de l'expansion et de la réintégration, de l'évolution et de l'involution, ce que ne manque pas de rappeler non plus le *makara* solsticial : dans l'iconographie indo-khmère, le *kâlâ-mukha* qui orne le linteau des portes crache deux *makara* divergents ; le rôle du *torana* de l'escarpolette, traversé par le siège à double *makara*, apparaît donc à l'évidence comme identique au sien. C'est à la fois la « face du soleil » dont la traversée est sortie des dimensions cosmiques, et le monstre avaleur du soleil, l'atteinte de la lumière spirituelle et l'obscurcissement du monde ; de la même manière, dans le mythe védique des Ashvin — qui sont des chevaux solaires — la caille est tour à tour « avalée » par le loup et « libérée de sa gueule » : outre le symbolisme initiatique de cette image, elle est, de façon certaine, en rapport avec le cycle solaire, quotidien et saisonnier (en Chine, le retour de la caille annonce le printemps ; elle est l'oiseau du Sud et de l'été, de la prédominance du *yang*). Le double sens des courants cosmiques s'exprime d'une autre manière encore : par la torsion en sens opposé des deux cordes de suspension du siège, expression du symbolisme de la double spirale, autrement figuré par le caducée ou par les lignes du bâton brahmanique. C'est tout naturellement qu'un Kabîr a pu identifier le mouvement de l'escarpolette à celui du *samsâra* : « À cette balançoire sont suspendus tous les êtres et tous les mondes ; et cette balançoire ne cesse jamais de se balancer. »

Le rythme cosmique à pour symbole microcosmique celui de la respiration. Or, dans le rite solsticial du *mahâvrata*, le balancement du sacrificateur sur l'escarpolette était mis en rapport avec les trois souffles ou *vâyu* : *prâna*, *vyâna* et *apâna*. S'accompagnait-il effectivement d'une « rythmisation » de la respiration ? C'est ce qu'il n'est nullement téméraire de supposer.

Arc-en-ciel et rites de fertilité (il faut encore ajouter qu'à l'occasion de ceux-ci la hauteur atteinte par la balançoire préfigure celle des tiges de céréales) évoquent les rapports entre le Ciel et la Terre. Selon les *Brâhmana*, l'escarpolette est le « navire qui conduit au Ciel », ce que la nature de son mouvement suffit à expliquer. M. Mircea Éliade y voit un très possible contexte « chamanique »[4] : il

[3] Toutefois, par rapport au personnage qui se balance, c'est le *torana* qui apparaît « céleste » et le siège « terrestre ». Pour reprendre la terminologie chinoise, on peut dire que le premier, pourvu d'un toit de pavillon « couvre », et que l'autre « supporte ».
[4] *Yoga, immortalité et liberté* (Paris, 1954).

faut comprendre que le jeu signifie l'ascension effective du « chamane » vers le ciel, où le moyen symbolique de cette ascension. Dans le *mahâvrata* encore, l'escarpolette frôle la terre, que le sacrificateur touche à chaque passage en prononçant les paroles suivantes : « Le Grand s'est uni à la Grande, le Dieu s'est uni à la Divine », c'est-à-dire le Dieu à sa *shakti*, Krishna à Râdhâ, donc aussi *Purusha* à *Prakriti*, le Ciel à la Terre. M^lle^ Auboyer a en outre noté qu'en certaines régions de l'Inde, l'usage de l'escarpolette — et même du balancement sous toutes ses formes — était interdit en dehors du domaine rituel : il se trouvait réservé aux communications entre le Ciel et la Terre, et plus particulièrement encore à la manifestation de la Parole divine : or ceci n'est pas sans rapport non plus avec l'obtention de la pluie.

Dans la Chine antique, le jeu de l'escarpolette, concurremment avec l'ascension du mât, paraît avoir été une épreuve destinée à démontrer la possession de la Vertu royale, du Mandat céleste : il s'agissait en effet, dans l'un et l'autre cas, de prouver la capacité d'établir, en tant que « médiateur », les rapports harmonieux entre la Terre et le Ciel.

La finalité du jeu apparait toujours comme étant d'appeler sur la terre, soit par un accompagnement ou un recomplètement des cycles célestes, soit par un élan vers le ciel, l'harmonie ou la bénédiction d'En-haut.

On citera, au moins pour mémoire, un autre usage de l'escarpolette rapporté par M^lle^ Auboyer : la protection contre les maladies. Il parait s'agir de réaliser, par le balancement, l'interception et l'élimination des influences pernicieuses. Toutefois, si l'on envisage ici l'action rituelle sous son aspect « négatif », le résultat qu'elle obtient traduit une différence de niveau plutôt qu'une différence de nature.

Pierre GRISON.